

## Cylinder Seal Glyptic in Predynastic Egypt and Neighboring Regions

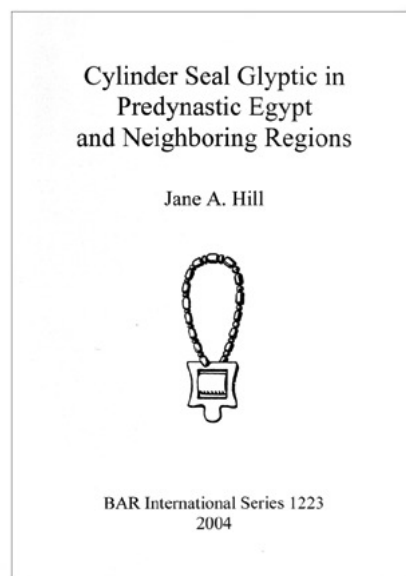
Jane A. Hill

British Archaeological Report (BAR), International Series 1223, Oxford, 2004, 131 p. – ISBN : 1 84171 588 3.

Synthèse d'un travail effectué en vue de l'obtention d'un « Master Thesis in Egyptology and Art History » soutenu par l'auteur à l'Université de Memphis, cet ouvrage signé par Jane A. Hill, a pour vocation de retracer l'évolution de la glyptique égyptienne depuis les premières utilisations jusqu'à la mise en place du procédé bien institutionnalisé du scellement à la fin de la première dynastie. A cette fin, l'auteur propose de retracer le développement continu des motifs et des thèmes iconographiques représentés dans les scellements depuis leurs premières attestations, tout en plaçant celui-ci en corrélation avec le développement des élites et des contacts commerciaux, l'apparition de l'écriture comme instrument administratif et la diffusion du modèle nagadien en Nubie et dans le Levant sud, deux régions en étroite relation avec la vallée du Nil à cette période de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire. Pour ce faire, l'auteur prend comme point de départ de son analyse les scellements retrouvés dans certaines des tombes de la nécropole U d'Abydos, et dont l'ensemble constituent le témoignage le plus cohérent et le mieux documenté sur la genèse de la glyptique égyptienne. Ces empreintes, réparties en différentes classes chronologiques s'étendant de Nagada II à la fin de Nagada IIIa sont ainsi présentées à travers une description analytique des motifs présents dans leur champs décoratifs, l'organisation générale de ceux-ci et, le cas échéant, la disposition et la composition de leur bordure. Cette analyse s'accompagne en outre de comparaisons avec divers autres sceaux et scellements égyptiens contemporains. En découle une répartition chrono-typologique de ces scellements, entièrement fondée sur les travaux de G. Dreyer leur découvreur et les études consécutives de U. Hartung. Celle-ci a pour but de mettre en évidence, d'une part l'élaboration progressive du discours iconographique en relation avec l'émergence des élites locales puis régionales, et d'autre part, l'introduction elle aussi progressive, du système d'écriture hiéroglyphique dans le domaine administratif.

Afin d'étayer sa démonstration et pour confirmer cette tendance générale, Hill consacre ensuite deux parties successives aux ensembles glyptiques nubiens et palestiniens. S'inspirant très largement des travaux de Williams et Logan sur les structures politico-sociales et les représentations du Groupe A Terminal, l'auteur propose un recensement des similitudes iconographiques que présentent les sceaux et scellements nubiens avec les productions égyptiennes contemporaines de la dynastie 0 et rappelle à cette occasion l'influence qu'a joué à cette période le modèle égyptien. La démarche est identique en ce qui concerne la glyptique du Levant sud qui se résume essentiellement aux scellements retrouvés à En Besor. Après un examen critique des éléments tels que les représentations d'homme marchant en prière, les oiseaux en association avec une bordure et des bâtons de jet ou encore les signes Ka inversés, l'auteur conclut en la similitude de la structure narrative et picturale des scellements provenant de ce site avec ceux de la dynastie 0 et I et perçoit dans ces représentations le « chaînon manquant » de l'apparition de l'écriture dans la glyptique qui ferait défaut dans les réalisations de la Vallée. Ceci n'a par ailleurs rien d'étonnant puisqu'En Besor date précisément de cette période et peut être défini comme un site à vocation commerciale de culture proprement égyptienne. En ce qui concerne l'affirmation de l'usage de l'écriture, la distinction entre image et signe demeure suffisamment indistincte pour que l'ensemble reste peu convainquant.

L'élaboration et la diffusion de la glyptique égyptienne ayant été présentées, Hill aborde ensuite la question de l'influence mésopotamienne et les phénomènes d'émulations interculturelles qui conduisirent à l'adoption de cette pratique en Egypte. Néanmoins la démonstration qui s'ensuit est biaisée par deux facteurs ; d'abord par une chronologie comparée des deux sphères culturelles erronée induite par l'étrécissement chronologique de la phase de Nagada II et par l'importante réduction



des phases anciennes de l'Uruk. Ceci a pour résultat de placer dans un état de contemporanéité les phases de Nagada IIc-d et du *Late Chalcolithic 3* (LC3ou Uruk Moyen) alors que cette dernière lui est antérieure. Ensuite parce que les références citées à titre de comparaison ne concernent d'une part que la Basse Mésopotamie et l'Elam – omettant ainsi les établissements de Syrie du nord et d'Anatolie du sud-est – et d'autre part exclusivement la phase de l'Uruk Récent (ou LC5), à une époque où la glyptique sur cylindre est largement systématisée dans les pratiques administratives étatiques dans l'ensemble de la Grande Mésopotamie. Ces exemples peuvent donc difficilement servir de parallèles heuristiques pour l'analyse de l'élaboration de la glyptique en Egypte. Enfin et surtout, aucune mention n'est faite des premiers sceaux-cachet ou cylindres-découverts en Egypte et qui s'avèrent être des importations urukéennes (de la période du LC 3 précisément), dont les élites locales s'approprient par la suite la pratique même, la forme cylindrique et bons nombre de traits iconographiques, ce au travers d'un processus en plusieurs étapes que sont la réception, l'assimilation et la création répondant à des critères propres. C'est en cela que les erreurs chronologiques et les références anachro-

niques aux pratiques mésopotamiennes faussent totalement le raisonnement et engendrent une démonstration plus que floue qui, si elle mentionne ce phénomène d'émulation, n'en n'explique pas plus la motivation que les modalités. Aussi, dans cet ouvrage qui se présente comme une synthèse des attestations les plus représentatives du mouvement d'élaboration de la glyptique égyptienne durant la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire, on regrettera l'absence d'une interrogation de fond sur la représentativité de la pratique du scellement en termes de structuration sociale et d'organisation économique. Une analyse de l'évolution du statut des propriétaires de ces sceaux à travers les différentes périodes aurait permis de mettre en évidence une évolution essentielle. Si les

premiers sceaux, importés de Mésopotamie, ont été retrouvés dans des tombes que rien ne permet d'identifier à des tombes de personnages importants, les premiers sceaux fabriqués localement durant la période de Nagada IIc-d ont été, eux, retrouvés dans des tombes appartenant à des élites locales et ont dès lors une vocation administrative ce qui ne semble pas avoir été le cas avant. Enfin, durant Nagada III, les sceaux se trouvent à la fois dans des tombes de personnes appartenant sans aucun doute à l'appareil administratif des proto-royaumes régionaux mais également dans des contextes d'habitat, comme par exemple dans le village d'Adaïma, que l'on peut difficilement qualifier d'important centre de redistribution des biens vers les grands pôles

de consommations. Le sceau est avant tout un ustensile de gestion et est utilisé de manière concomitante dans les sphères domestique et étatique. Pour cela, la pratique du scellement n'est donc pas en elle-même la preuve de l'existence des contacts interrégionaux et c'est à la fois sa systématisation et son uniformisation, non sa simple utilisation, qui sont les preuves de l'extension du domaine administratif lié à la complexification sociale.

L'ouvrage reste donc dans son ensemble assez décevant, d'autant plus qu'une excellente synthèse sur le sujet avait déjà été présentée par U. Hartung lors de la publication des éléments importés de la nécropole U parue en 2001.

Frédéric Guyot

## Le sacrifice humain en Egypte ancienne et ailleurs

*Textes réunis et présentés par Jean-Pierre Albert et Béatrix Midant-Reynes*

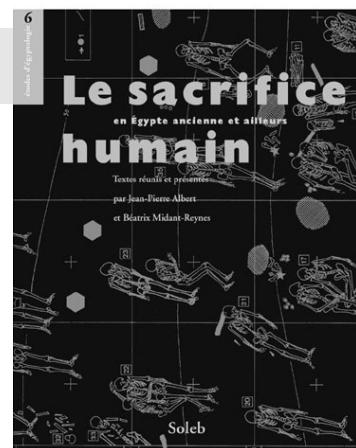
Editions Soleb, ; Etudes d'égyptologie, 7 ; Paris, 2005, 288 p. – ISBN 2-9523726-0-8

Le terme de sacrifice, étymologiquement « le fait de rendre sacré », s'emploie dans des contextes extrêmement différents et variés, depuis ces gestes qui retirent du monde des hommes un être vivant ou une partie déterminée du corps pour les offrir à une divinité en signe d'expiation, jusqu'au langage courant où il désigne un renoncement volontaire, souvent anodin, dans le but de favoriser un objectif considéré comme plus important. Quand il concerne la mise à mort des êtres humains dans les civilisations du passé, et plus particulièrement encore quand celles-ci ne nous ont pas laissé la signification écrite de leurs pratiques, l'archéologie est confrontée à la difficulté de définir précisément l'acte sacrificiel et toutes les implications culturelles qu'il implique, avec son fardeau de préjugés et de fantasmes.

Synthèse des cinq journées interdisciplinaires organisées au Centre d'anthropologie de Toulouse entre 1999 et 2002 sur le thème du sacrifice humain, cet ouvrage rassemble dans une réflexion commune les contributions d'une vingtaine d'archéologues, d'historiens et d'anthropologues. Il s'agit pour eux de fournir des pistes de réflexions nouvelles sur

le sujet à partir de cas archéologiques concrets. Jean-Pierre Albert, Eric Crubézy et Béatrix Midant-Reynes proposent au début de l'ouvrage un bilan méthodologique des différentes définitions de l'acte sacrificiel. Ils soulignent un point fondamental, celui d'une mise à mort qu'on remplace dans le contexte de sa ritualité. C'est ce que rappelle Alain Testart à travers l'exemple des « morts d'accompagnements » de l'Ukraine à la Mongolie, ces individus tués à l'occasion du décès d'un grand personnage. La religion n'est sans doute pas la condition première pour qu'un défunt se fasse accompagner de ses biens et de ses serviteurs. C'est plutôt une manifestation de la puissance du défunt qui doit persister au-delà du décès.

La mise en évidence du phénomène, déjà complexe quand elle est rapportée par des sources écrites, pose un problème plus singulier dans un contexte purement archéologique. Sur le site pré-dynastique d'Adaïma, en Haute-Egypte, quelques cas de morts violentes ont été reconnus parmi les centaines de sépultures mises au jour. Béatrix Midant-Reynes et Eric Crubézy utilisent ces exemples pour faire le point sur le dossier du sacrifice humain à l'époque pré-



dynastique, à la lumière des documents iconographiques, mais surtout des données provenant des grands sites d'Abydos et de Saqqara. L'interprétation des lésions et leurs comparaison avec des exemples paléopathologiques et médico-légaux permettent à Eric Crubézy et Bertrand Ludes de rapprocher les cas cités des éborgements et des décollations contemporains. Michel Baud et Marc Etienne resituent l'ensemble des documents dans le cadre plus général de la civilisation pharaonique. Ils complètent l'analyse des tablettes de Djer et de Aha avec l'étude d'un document issu du corpus des annales royales et réfutent l'idée trop souvent admise que les pratiques sacrificielles ne sont que des « barbarismes » réservés aux cultures les plus primitives. Bernadette Menu analyse les possibles attestations de sacri-